



Maille à l'endroit... Maille à l'envers

Dominique Le Boucher

À Jean

Ecoutez braves gens... écoutez bien... Attention ! Vlim vloum ! C'est la balade du métropolitain... Vlim vloum ! Attention ! Fermeture des portières pendant que dans les coulisses on glisse au chef d'orchestre sa partition.

Vlim vloum ! Petite lampe rouge allumée. C'est un théâtre... On peut y aller. La représentation des clowns qui ne font rire que les escargots bavards dégustant leurs feuilles de salade à la table des bistros va commencer.

Ecoutez bien l'histoire écrite assurément pour que les escargots bavards puissent couvrir de bave les signes noirs et les feuilles de papier blanc avant de les manger et de s'endormir au milieu de leur rire digestif. Ecrire pour rire juste avant les escargots...

La représentation des clowns se donne toujours dans les sous-sols tandis qu'en surface les chaussures effacent des vérités légères

comme des grains de blé sur un tamis de lune.

En surface les vérités légèrement passées au crible du passé nous tombent dessus. Nous qui doutons de tout elles nous font poussières de son sur nos frimousses. Alors que dans les sous-sols...

Vlim vloum ! Attention !

Les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier. Moi qui fréquente depuis ma naissance au monde ces endroits que d'autres fuient en grognant parce qu'ils leur préfèrent ses dessus bien léchés je sais ce que je dis.

J'ai même par un jour de folie en dentelles noires eu l'occasion toute neuve alors que je désespérais de rencontrer ne serait-ce qu'un chat de gouttière au regard humain de faire le trajet durant dix stations de ce chemin sans croix pour souffrir un peu à bord de la motrice au gros museau aveugle du métropolitain. Ça n'est pas peu dire !

Le conducteur avait remarqué mon nez écrasé tel Escargot époustouflé par la première neige et mes yeux bulles de savon décolorés scotchés sur la vitre qui nous séparait indéfiniment.

Alors au prochain arrêt avant que la sonnette n'allume sur les bobines des enfants assis derrière leurs masques de gens des airs affamés de fêtes foraines et de tours de manège il m'a fait signe de passer de l'autre côté.

Vilm vloum ! Ecoutez bien...

De l'autre côté on n'attaque pas forcément les braves gens avec des couteaux d'argent et des épées dégainées à mains armées. De l'autre côté les doigts mal aimés grattent des guitares au beau milieu des halls de gare tandis qu'un petit singe acheté dans un magasin de ciboires et de pendules où le diable vous rend la monnaie de votre pièce fait la quête en tendant sa casquette violette aux voyageurs rares. Et des centaines de chats gris de fumée assistent à la représentation assis en rond avec leur nez rouge de clowns plastiqué qu'ils ne retiennent qu'à l'aube lorsque la fraîcheur de l'air les disperse.

Du moins c'est ce qu'il paraît parce que de l'autre côté si les clowns en dessous de soirée m'y invitent très souvent étant donné qu'aussi bien bottée que chat je suis et que je possède comme le singe mendiant une casquette je n'y vois souvent que des ombres roussies sur les rebords telles de vieilles photos ou bien des silhouettes dont le dos se perd parmi le fracas des lumières et des nuits. Vous imaginez combien écrire avec ça c'est facile...

De l'autre côté ceux qui traversent les portes de verre Vlim vloum ! se frôlent avec les ailes de leurs pardessus couvert de givre et clignotant de mille feux mais ils ne se voient pas. Ou bien lorsque par un très grand hasard maquillé de rouge à lèvres ça leur arrive de se dévisager ainsi que le conducteur du métropolitain et moi cela signifie que le traîneau du temps a décidé de faire une pause un instant dans la géante course endiamantée des hommes comédiens et des femmes trapézistes.

Vlim vloum ! Le conducteur du métropolitain avait des allures de fille sous ses vêtements de garçon c'est certain. Lorsqu'il a entrebaïllé son pardessus couleur cendres et fumée que le vent frais de l'aube disperse j'ai vu qu'il portait un pyjama en soie vert pomme et lilas et de grosses chaussettes de laine tricotées à la main par sa grand-mère. Maille à l'endroit. Maille à l'envers. Et pas de chaussures... Ah non ! Surtout pas...

Ce sont les chaussettes tricotées par les grands-mères un peu dépassées qui permettent de ne pas être mis au courant forcément. Et lorsqu'on conduit une motrice dans le ventre de la terre il vaut mieux qu'il y ait de la distance entre ses pieds et les frissons à haute tension. Un conducteur du métropolitain n'a pas le droit de se laisser aller à certaines émotions pour la raison bien connue des escargots bavant sur les feuilles de salade des bistrotts que c'est un métier sérieux.

Seuls les poètes et les artistes à la rigueur peuvent se dispenser des chaussettes de grands-mères les isolant du courant d'ère parce

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

qu'ils sont des bouffons c'est bien connu. Donc pas de chaussures à l'intérieur de la motrice où je me glisse sur mes chaussettes trouées mes bottes de chatte bottée à la main.

De l'autre côté quand on y est... Vlim vloum ! rien d'étonnant à ce que les gens s'affublent de toutes sortes d'accoutrements puisque le lieu s'y prête et que l'espace du dessous est un vaste cirque assurément. Le conducteur du métropolitain qui voyait mes yeux verts fendus dont les pupilles de jais s'élargissaient percer l'obscurité m'a montré le fonctionnement des manettes et des feux clignotants sur le tableau de bord semblable au cockpit d'un petit avion. Pendant que nous nous enfoncions dans la boue noire des tunnels je pensais à Saint Ex. et à sa carlingue frissonnant et se secouant tel un gros chien remontant à la nage l'océan des étoiles.

A l'intérieur de la motrice la moquette était aussi épaisse qu'une prairie au printemps et je cherchais dans l'ombre rousse des taupinières. Le conducteur du métropolitain a secoué sa longue carcasse qui se cognait contre les parois de verre et d'acier de la machine avant de me préciser que cette ligne-là justement possédait des replis et des cachettes moelleuses propices aux amoureux. Il avait dû se dire en lorgnant sur mes chaussettes trouées que je cherchais quelqu'un à aimer.

Vlim vloum ! Mais dans les dessous de la ville les portes de verre et d'acier se referment toujours pour séparer les rêves doux de leur réalité.

- Non... que je lui réponds outrée par son regard voyeur sur mes chaussettes super marché que mes bottes cachent d'ordinaire avec bonté.

- Non ! Ça n'est pas vrai... je ne cherche personne pour réparer mes trous... Je suis poète ça suffit bien...

Et d'ailleurs comment peut-on s'aimer dans des lieux à l'odeur rance et biologiquement reconnaissable de rat crevé même si on dispose

de banquettes couvertes de velours rouge au pied desquelles une saxophoniste adolescente au crâne rasé et au regard faïence explosé joue telle une jeune déesse un air très ancien ?

- Elle joue toute la nuit... Et même lorsque les grilles du métro sont refermées sur le dos à rebrousse-poil des courants d'air elle continue...

Il a jugé utile de me dire ça comme si je n'en faisais pas partie moi aussi de ces dessous de soie alors que je fréquente ces endroits que d'autres fuient en grognant depuis ma naissance au monde. C'est vrai... vu que cette histoire je suis en train de l'écrire... il est important qu'il me mette au courant de certains détails de ce genre... Des détails dont il ne sait pas quoi faire lui le colporteur qui doit avant toute chose conduire la motrice à bon port dans l'affaire... Maille à l'endroit. Maille à l'envers.

Ça y est... C'est énervant... Mes gros orteils ont entrepris de sortir des trous de mes chaussettes et je ne peux plus les contrôler.

Vlim vloum ! Les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier. L'odeur du sax hurlant soleil et banquise aux reflets de citron vert dérivant est inoubliable pour qui s'est roulé un jour avec l'air innocent d'un lapin en goguette de haut en bas d'un pré nacré de rosée. Et je ne dis pas ça pour les escargots qui eux ont leur feuille de salade à mastiquer à la table des cafés. Ensuite on a beau se laver ça ne part pas. Et on garde l'odeur sur soi jusqu'à ce qu'elle s'en aille au gré d'un tambour où tourne une lessive sans émotions.

Je ne sais pas ce que vous en pensez mais il m'a semblé soudain que de commencer l'histoire avec ce conducteur de motrice aux chaussettes tricotées ça risquait de déranger qui n'aurait pas l'habitude de fréquenter les espaces de l'autre côté... Il vaudrait mieux que le conducteur de la motrice accepte de refermer son pardessus et qu'il porte comme tout le monde des chaussures noires cirées.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

- D'accord... il a murmuré l'air entendu... mais alors il n'était pas question que je franchisse la porte de verre... Pour quoi faire ?... C'était à prendre ou à laisser... Maille à l'endroit. Maille à l'envers. Vous comprenez ?

Certains considèrent que les poètes mêlent souvent leurs chaussettes trouées aux histoires qu'ils bordent dans des lits de feuilles et d'herbes. C'est vrai mais quoi de plus élégant que des ongles de pieds vernis de perles de rosée ? De plus élégant et de plus joli...

Cette musique du sax je l'entends à chaque fois que je descends dans les dessous du soir au hasard. Elle insiste pour me séduire moi qui n'aime que Mozart et Thelonius Monk avec quand même une petite exception pour la Water Muzik de Haendel. Mais il ne faudrait pas croire pour autant que je vais l'empêcher d'entrer dans l'histoire...

D'ailleurs elle a raison d'insister car ses sonorités graves m'attirent irrésistibles comme si quelqu'un jouait du sax au fond de l'océan.

Ecoutez... écoutez braves gens...

Le costume du conducteur de la motrice m'inquiétait et surtout ses chaussettes en grosse laine tricotées par sa grand-mère... Maille à l'endroit... Maille à l'envers... Ainsi que ses moufles toutes semblables qu'il défaisait à chaque fois qu'il lui fallait appuyer sur le bouton où il était écrit " Stop ! " avec l'index en lettres rouges. J'avais bien remarqué qu'il ne portait pas de chaussures et j'avais sorti de ma poche ventrale un petit carnet à spirale afin de ne pas oublier de noter tout cela.

Normalement c'était moi qui décidais aussi pour cette histoire de chaussettes... Et puis non ça n'est pas vrai puisque les gens sont là tout nus devant nous avec leurs grosses chaussettes bleu turquoise tricotées maille à l'endroit... maille à l'envers... grâce aux doigts tordus de rhumatismes attrapés au lavoir de l'hiver d'une grand-mère qui a

fini elle aussi dévorée par le loup de l'histoire.

Et que de la grand-mère personne n'a jamais parlé pour finir alors que du loup lui évidemment... Vlim vloum !...

Le conducteur de la motrice du métropolitain effectuait huit fois par jour la ligne Montreuil-Pont de Sèvre en chaussettes et moufles bleu turquoise pour bien prouver qu'il n'avait rien à demander à personne et qu'il avait gardé sa dignité.

- Ça n'est pas donné à tout le monde... il me répétait en actionnant une nouvelle fois le bouton qui décidait de la fermeture des portes.

Non... ça n'est pas donné à tout le monde...

Pour les moufles c'est un peu plus compliqué mais je peux tenter quand même de noter l'explication sur une des pages du petit carnet à spirale car si je n'ai ni chaussettes ni moufles tricotées exprès pour moi je possède une grosse écharpe avec fierté qu'un vieil écrivain m'a donnée afin de m'habituer à passer d'un côté à l'autre de la vie.

Dans notre jargon de passeurs de grains de blé sur des tamis de lune on appelle ça une métaphore poétique. L'écharpe du vieil écrivain c'est comme la mélodie grave irrésistible du sax de la jeune fille au regard bleu faïence explosé posée au pied des amoureux ensorcelés par leur danse d'amour. C'est un laissez-passer quoi... Un laissez-passer pour demeurer nuage printanier dans un monde cruel et insensé.

A l'intérieur de ses moufles le conducteur de la motrice retrouve ses mains d'enfant. Ses mains qu'il frottait gelées au-dessus du poêle charbonnant que sa grand-mère bourrait de boulets avant de lui raconter l'histoire du grand sorcier qui voyageait au centre de la terre et que personne... non personne ne pouvait empêcher de refermer les portes entre le rêve et la réalité. Vlim vloum !...

- Ça n'est pas donné à tout le monde... il me répétait en saisissant entre ses dents de loup la moufle de sa main droite avant d'appuyer avec grandeur sur le bouton rouge. Et l'histoire s'arrêtait aussitôt.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Non... ça n'est pas donné à tout le monde... d'être le conducteur d'Histoire...

Ecoutez... écoutez bien...

Je ne sais pas si quelqu'un vous a déjà offert la joie ravissante de passer de l'autre côté alors que vous étiez depuis un moment de votre calendrier une grande personne. Si ça vous est arrivé vous reconnaîtrez le bonheur rien qu'à l'odeur.

Vlim vloum ! Le spectacle des clowns n'est jamais fini. Ils acceptent de recommencer chaque jour à se déguiser comme s'ils étaient des intermittents de la vie.

Vlim vloum ! Quelques minutes le nez à l'air et le reste du temps sous la terre. Pourquoi caressons-nous les lèvres du vent avec nos masques de fard blanc ?

Oui. Les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier. On n'imagine pas combien les gens qui entrent dans la terre en s'enfonçant à l'intérieur d'une taupinière de verre et de métal accomplissent de métamorphoses au cours d'une journée sans l'intervention des fées.

Au-dessus ils sont chevaliers graves et conquérants tentant d'attirer vers eux les regards vert pomme des princesses caissières de super marchés. Au-dessous ils acceptent de revêtir les tenues bariolées et frivoles du diable Carnaval. En dessous c'est la fête sans fin des transports en commun où on peut jouer le personnage qu'on veut. Ça ne remontera jamais à la surface.

Au moment où on descend vers les galeries éclairées par des lampions on a déjà pris la décision somnambule d'entrer dans la caverne d'Ali Baba où le trésor est une poignée de grains de blé éternellement jetée sur un tamis de lune.

A chaque fois que je plonge à l'intérieur des courbes et des replis de son théâtre où les acteurs sont des débutants pour la vie je sais



que je vais faire la rencontre inespérée sans laquelle ma journée serait un trou de souris. Ne serait-ce que celle d'un chat de gouttière à regard humain. C'est là que je vais piocher mes personnages les plus fragiles ou peut-être bien qu'ils m'attendent en contre point de ceux du jour qui ont de plus en plus de mal à trouver la porte toujours ouverte pour entrer dans l'histoire.

Les êtres d'en dessous savent aussitôt qui je suis et ils déposent auprès de moi un regard tendre et malicieux qui me donne l'envie irrésistible de ne plus les quitter. La rencontre est toujours légère et délicate comme le souffle qui rebrousse les poils d'un chat de gouttière à regard humain. Je le sais et je l'envisage telle qu'elle n'a pas la possibilité de me décevoir. Je mène un combat de taupe contre les déceptions solides comme des monuments aux mots morts.

Il s'agit à cette heure de l'après-midi un jour de printemps d'aller renouveler ma provision de légumes de la semaine car je suis semblable à tous les herbivores déplacés qui habitent la Cité pour qui se nourrir est une calamité.

Il y a quelque chose de redoutable quand vous êtes à la fois l'auteur et le personnage d'une histoire où les loups tiennent les postes clefs et que votre envie à vous serait plutôt de brouter des iris d'eau au bord d'un ruisseau ou les pousses fraîches au goût à peine amer des asperges sauvages c'est de vous trouver cernée d'étalages de viandes saignantes aux reflets crépusculaires.

Dans les dessus cruels de la Cité des marchands de viande ont remplacé depuis belle lurette les maraîchers et leurs petits jardins où les salades au ventre tendre et les escargots soucieux d'utiliser leur bave à bon escient faisaient leur ménage compte tenu de l'abondance de prairies au coin des rues et sur les hauteurs de la ville. Les fermes aux vaches noires et blanches entourées de leurs vergers de cerisiers s'étendaient à perte de vue et les guinguettes musiquaient à fond pour

les ouvriers le dimanche.

Mais les loups qui tiennent les clefs de l'histoire dès que les poètes ont le dos tourné ont rasé les petits jardins et chassé les maraîchers afin de donner toute son ampleur au marché de la chair fraîche. Aux herbivores rêveurs amateurs de pâquerettes et aux poètes il n'est plus resté que les lointains faubourgs pour faire leur cueillette d'odeurs fraîches et de couleurs insensées et les dessous de la Cité pour camoufler leur sensualité toujours sur le point de s'exhiber ce qui aurait prêté au pire des carnages.

Vlim vloum !

Il n'est pas question pour moi de me mêler à la foule de ceux qui traversent les gares uniquement de jour avec la peur qu'ils ont d'être pris à partie par une de ces faims de loup qui ne laisse rien dans son assiette. Et d'être contraints de dévorer les animaux qui ont déjà leur place dans l'histoire tels les chats aux yeux verts de Baudelaire ou l'oiseau de Prévert et toutes ses plumes. Car si les loups ont une telle importance dans les conteries c'est qu'on leur a collé sur le poil le rôle des hommes simplement.

Même si je ne dispose pas du texte complet du récit où nous allons nous divertir ensemble mon choix d'écriture est fait. J'ai déjà commencé à me révolter en refusant de me nourrir de la chair fraîche des petits singes et accessoirement des chiens accompagnant les mendiants facétieux ainsi que des chats gris de fumée assis en rond dans le hall des gares.

On n'y voit pas de la même manière si on s'installe à la surface derrière des étagères de viande fraîche et si on navigue parmi les profondeurs des dessous fleurant le musc et la chaleur moite des chairs vives ne se retenant plus d'exister là où on retransverse le temps dans l'autre sens. Le temps d'enfance retrouvé.

Vlim vloum ! Attention ! Fermeture des portières. Les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Voilà ce que je me disais pendant que j'attendais sur le quai du métropolitain de découvrir au milieu de la foule affairée des gens mal costumés et encore pas bien réveillés la perruque de travers poudrée de lune et les mains vêtues de gants blancs du personnage qui allait occuper ma journée et entrer à pas légers dans ma chronique des Anges de la Cité.

En écrivant ces mots j'imagine les escargots en train de s'affairer sur leur feuille de salade à la table des bistrots et leur regard hautain en direction des mitaines que portent ceux qui n'osent pas montrer leurs mains. Oui... en écrivant ces mots je ne me sens plus forcément à la hauteur de mes personnages qui attendent sans doute de moi de ne pas trahir leur désir d'exister. C'est bien le moins que je puisse faire pour eux quand même !

Ecoutez braves gens... écoutez bien... c'est votre histoire que j'écris et vu ce qu'on sait des incendies de papier au fond des caves des Cités il me semble qu'il est venu le temps de cesser de prendre des gants.

Je crois que j'ai dit cette phrase tout haut en frôlant l'écharpe de cachemire noire d'un homme dont les chaussures extrêmement cirées lui servaient de miroir et qui avançait le long du quai en regardant ses pieds.

Non... j'ai pensé alors en le voyant poursuivre sa déambulation toutes écoutilles fermées et les oreilles bourrées de papier journal à craquer... pas question de le faire entrer dans l'histoire par la même porte que les autres. Il avait tout du bouffon professionnel auquel la vie ne ferait pas de cadeau au moment où vieillissant il commencerait à oublier son texte d'acteur habitué à mettre les débutants au clou. Il ne méritait qu'un strapontin et il l'aurait.

Pour en finir je me suis dit en attendant patiemment le museau musardant de la motrice du métropolitain qu'il faudrait que je choi-

sisse une bonne fois de quel côté j'étais. Car les personnages eux étaient venus à moi avec l'intention de prendre place dans l'histoire entre grandeur et dérision et ils n'accepteraient pas que je me complaisse longtemps aux festins des nostalgies et du désespoir que les escargots digéraient aux tables des bistrots.

Cette réflexion importante s'était faite jour en même temps que moi ce matin à l'heure où mon café très noir buvait une part de mon sommeil inachevé pour me refiler la possibilité de me réveiller.

Vlim vloum ! Ecoutez bien...

Cet après-midi ça avait plutôt commencé facile grâce au premier personnage de mon histoire inscrit dans le carnet à spirale à la date du 25 décembre 2000 dont j'ignorais toujours le prénom ce qui était assez embêtant pour un personnage principal. Sûr qu'il ne manquait pas d'épaisseur à l'intérieur de son pyjama vert pomme et lilas avec ses grosses chaussettes de laine tricotées à la main...

Maille à l'endroit... Maille à l'envers... Je me rappelle très bien de cette ligne qui vient butter contre la Porte de Montreuil où dans l'autre sens les ouvriers noirs de l'aube vêtus de leurs longs boubous bleu indigo ou jaune citron n'ont pas hésité eux aussi à prendre place à l'intérieur de mon récit en compagnie d'une femme de ménage qui astiquait les vitres de la tour Arc-en-Ciel entre deux averses et dont le prénom était Iris.

En fait mon boulot à moi si on veut c'était surtout de leur redonner leur nom et de le graver noir sur blanc afin d'effacer tous les autres qu'on leur jetait au nez comme des pirouettes de honte et d'imbécile cruauté. Donc cet après-midi-là ça avait plutôt bien commencé grâce à l'idée qui m'était venue de partir à la recherche du conducteur de la motrice du métropolitain que j'avais rencontré le 25 décembre 2000 sur la ligne de la Porte de Montreuil ouverte à tous les vents.

Et l'idée s'était peu à peu transformée pendant que je marchais au long des couloirs avec pour musique de fond le début du

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Requiem de Mozart en une envie irrésistible. Et si le conducteur de la motrice du métropolitain m'apprenait qu'il s'appelait Melchior et qu'il avait la peau noire ?

Vlim vloum !...

Il est probable que les braves gens qui vivent à la surface en lisant cette histoire ne s'en étonneront pas puisque si on ne précise jamais que le personnage qui s'assoit à la première page du livre est blanc pourquoi indiquerait-on qu'il est noir ?

Mais à cause de mon étourderie et du fait que j'écrivais plusieurs livres à la fois afin de n'oublier personne je n'avais aucune indication sur ce qu'était devenu Melchior depuis trois ans période où je l'avais à la fois reconnu et perdu de vue. Je m'installais donc confortablement sur le quai au creux d'une banquette en plastique bleue avec la certitude que Melchior finirait par apparaître et je regardais passer une dizaine de rames avant de me décider à sauter au hasard à l'intérieur de la onzième. On ne sait jamais...

Le personnage principal d'une histoire ne peut pas se permettre de faire faux-bond comme ça au dernier moment. Je n'ai jamais rencontré d'écrivain auquel c'était arrivé et je ne vois pas pourquoi à moi justement...

Ecoutez... écoutez bien...

Vlim vloum ! C'est la balade du métropolitain. A la troisième station après la mienne c'est-à-dire celle où les femmes sous le regard des hommes sont aussi déshabillées que les trottoirs en dentelle noire un type avec un accordéon installé sur le quai aurait pu entrer alors que je tentais en observant les figurants assis autour de moi de savoir où on en était du récit ce jour-là. J'étais de très bonne humeur c'est vrai parce qu'en me levant j'avais remarqué au beau milieu de la coriandre et du basilic que j'avais plantés sur le rebord de ma fenêtre quelques petites pensées sauvages qui avaient poussé par la distraction d'un

semeur de mystères et leurs têtes hirsutes se dressaient en direction de l'Ouest vers un des cimetières de la ville où se baladait nonchalante l'âme de quelqu'un que j'aimais.

Quelqu'un que j'aimais à qui elles envoyaient leurs signaux de fleurs têtues avec tendresse tandis qu'un confrère amical chat noir dans la gouttière du toit m'offrait ses yeux dorés pour miroir. Il s'agissait d'un vieil écrivain qui avait été mon ami et je sentais ce matin que notre conversation à peine interrompue avait repris comme si de rien n'était. Et d'ailleurs rien n'était et il consentait à nous accompagner encore un bout de chemin. J'étais rassurée car je savais que mon ami le vieil écrivain allait m'indiquer comment remettre la main sur Melchior parmi tous les conducteurs noirs du métropolitain.

Cela lui était arrivé au moins cent fois à lui de perdre la trace d'un de ses personnages et de la retrouver à un autre passage de l'histoire. " Faut pas s'inquiéter... qu'il disait... jamais personnage digne de ce nom n'est en retard au rendez-vous qu'on lui a donné... " Non... faut pas s'inquiéter...

Les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier. Quand il entre un homme avec son accordéon dans le wagon du métropolitain j'ai toujours peur que ce ne soit un figurant tentant d'imiter Mozart mal maquillé et interprétant à toute vitesse pour rattraper le temps perdu qui lui n'a jamais su jouer *La marche turque* endimanchée de chapeaux noirs et de gants blancs.

Ou bien pire encore *La petite musique de nuit* plus délicate qu'une sarabande d'yeux de chats jaune d'or à regard humain et que des doigts de fée se livrant à une orgie de bulles de champagne. *La petite musique de nuit* en plein midi sur les touches sautillantes d'un accordéon désaccordé pendant qu'un lièvre fou fuirait les chasseurs au galop de sa peur sans respirer même à la fin... Vous imaginez ?

Vlim vloum ! Ecoutez... écoutez bien... braves gens !

Longtemps avant de fréquenter Melchior dans la motrice du métro-

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

politain j'ai rencontré Mozart à Florence au fond d'une de ces petites ruelles où les ateliers d'ébénisterie étroits comme des tuyaux de poêle ouvrent sur des boutiques bourrées d'objets absurdes et cassés et de chaises suspendues aux plafonds déjà bas souvent peints en or avec leur vieux crin se répandant sur qui aurait d'aventure poussé la porte.

Je sais que vous aurez un peu de mal à me croire mais si vous réfléchissez vous concevrez aisément que le personnage angélique des êtres de ce style ne meurt pas. Pas plus que Bardamu qu'il m'est arrivé de suivre sans qu'il s'en doute à plusieurs reprises par les soirs de brume verte acidulée non loin de Courbevoie... Seine...

J'ai rencontré Mozart à Florence au fond d'une de ces ruelles dont on a l'impression qu'elles descendent toutes vers l'Arno alors qu'elles sont en fait un filet emmêlé de trottoirs et de caniveaux s'enroulant et se déroulant en un mouvement aussi lascif et gracieux que celui des branches d'oliviers bleues dans les jardins des Villas recouvrant le flanc des collines de Fiesole.

J'ai rencontré Mozart à Florence... alors qu'il avait treize ans et je reconnaîtrais sans hésiter sa perruque aux mèches de cendres grises s'échappant follement de tous côtés et son costume de drap lilas dont des sursauts de dentelle s'agitaient autour de ses mains vraiment petites et fines. S'agitaient comme la queue des chats réunis en rond sans les halls de gare en attendant l'aube.

J'ai rencontré Mozart à Florence et vu qu'il faisait nuit j'ai imaginé que le reste de la troupe était allé dîner de pain de semoule et de farine mêlées... d'olives et de tomates confites tandis que lui improvisait au clavecin à l'intérieur de la boutique d'un marchand de musique endormi dans un siège crevé un menuet dont les notes aigrettes et joyeuses s'enfonçaient au creux de la brume verte du fleuve.

Vlim vloum !

Je ne sais pas si j'aurais osé pousser la porte aux vitraux roses pour l'approcher tant son corps léger d'adolescent dansait au-dessus de

sa musique tel un oiseau s'accaparant le vent pour ne plus jamais toucher le sol. Je ne sais pas car je le voyais déjà jouant face à cet homme endormi et prêt tel un diable à bondir vers un des bistrotts clignotant leur lumière fauve au bord du fleuve où les gens du peuple ivres de vin rouge épais comme du velours lui réclamaient jusqu'au matin de la musique pour oublier la cruauté de l'aube.

Je ne sais pas si j'aurais osé mais un grand personnage costumé d'une redingote de plumes vert pomme et ressemblant tout à fait à un perroquet à visage humain est sorti de la brume en sautillant à l'intérieur de ses chaussures délassées qui contenaient mal des pieds difformes sur ma gauche et a crevé le halo bleuâtre d'une lampe à gaz fixée entre deux boutiques et qui ruisselait le long de dalles noires et blanches du sol.

Sans hésiter il a franchi le seuil de la boutique d'où un tourbillon de sciure s'est envolé nous recouvrant de son odeur acidulée et fraîche et il a dû se courber vers l'avant afin d'éviter les carcasses des chaises suspendues et de poser sa main sur l'épaule de Mozart qui debout exigeait du clavecin des accords déraisonnables. L'adolescent aux mèches de cendres a refermé le couvercle de l'instrument dans un bruit mat qui s'est enfoncé au fond du ventre offert de la ville.

Bras dessus bras dessous les deux silhouettes sont passées à quelques mètres de moi et j'ai reconnu aussitôt le personnage aux longues plumes vert pomme et au faciès de perroquet qui ne pouvait pas se trouver là à cette époque. Et je me suis dit du même coup que c'était extraordinaire que moi j'y sois aussi dans ces rues de Florence en ce fragment-là du temps et que les histoires sont faites pour fabriquer un autre temps que celui des montres à gousset et que Papageno existait déjà parmi les multiples défroques de Mozart adolescent.

Donc j'embarque à l'intérieur de la onzième rame du métropolitain et ça commence aussitôt à ne plus être seulement l'histoire des

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

loups qui seraient plutôt à vrai dire des chiens drôlement méchants au cou pelé livrés à la garde des hôtels de luxe et des coffres bourrés de poudre blanche. Les loups ont toujours eu bon dos parce qu'ils sont sauvages et souvent sous-alimentés ce qui leur donne des flancs maigres sous une fourrure élégante qu'ils gardent même pour dormir.

Les loups sont noirs évidemment comme tout ce qui fait peur aux gens et la viande avec laquelle ils nourrissent leurs petits ils l'ont gagnée en combats singuliers au péril de leur vie. Il y a aussi quelques loups blancs mais c'est plus rare. Ils vivent solitaires à l'écart de la horde car on les repère beaucoup trop facilement en cas de danger. Les loups sont les premiers animaux à visage humain qu'il m'a été donné de rencontrer grâce à mon ami le vieil écrivain qui m'a tout de suite signalé cette mystification qu'on croise dans les contes mais qui a lieu aussi dans la vie. Maille à l'endroit... Maille à l'envers...

Les chiens de garde quant à eux passent à l'attaque avec jouissance et cruauté. Ce sont les vigiles de l'histoire. Ceux qui veillent à ce qu'elle ne sorte pas des petites cages grillagées entreposées au fond des souterrains humides et aveugles des châteaux où de vieux despotes tout puissants l'ont il y a quelques siècles enfermée. La viande qu'ils rabattent est déjà prête à entrer à l'intérieur des boîtes où elle servira de pâtée à d'autres chiens moins évolués.

Mais ce n'est pas pour vous entretenir de cela que je suis descendue dans les intestins du métropolitain tout au contraire puisque de ce qui se passe à la surface vous en avez des tombereaux pleins sur les trottoirs alors que... Vlim vloum !... les dessous de la Cité ont des couleurs de champ printanier. Ça je peux vous l'assurer.

Vlim vloum !... Il est vrai que ce matin mes chaussettes ont pris l'odeur humide de laine des clochards. Et je n'écris pas cela au hasard mais en espérant que les escargots endormis sur leur feuille de salade

à la terrasse des bistrots auront bientôt le choix des nouvelles sur lesquelles étaler leur bave argentée. Car il existe désormais en surcharge des ouvriers immigrés en boubous bleu marine et sandalettes jaune citron ou des femmes de ménage blacks astiquant les nuages au 54ème étage de la Tour Arc-en-Ciel une autre sorte de gens que le métropolitain engloutit dans le vacarme rituel de ses portières s'ouvrant et se refermant sur un spectacle auquel eux ne participeront jamais. Et pas même en tant que souffleur au fond du trou ou que dernier figurant assis sur son tabouret de service.

Ces êtres dont on se demande s'ils sont encore un peu humains ou bien s'ils n'ont pas déjà dans ce siècle de mutants repris une part de leur odeur animale et de leur posture recroquevillée en chien de fusil sous des loques de couvertures et des amas de papiers journaux habitent des lieux où d'ordinaire on ne fait que passer. Ils forment une population en pleine métamorphose qui transforme les couloirs et les quais du métropolitain en une réserve de remugles et de présences effrayants et insensés que tout écrivain digne de ce lieu encore un peu en dessous de celui des tragiques trajectoires ouvrières devrait avoir envie d'interpréter telle une symphonie barbare.

Et qu'on ne me demande pas ce que ça pourrait bien leur faire d'exister dans les pages d'un livre tels des châteaux de sable sur les plages d'un été que la marée prochaine emportera car exister dans un livre c'est exister déjà. Voilà bien la chose essentielle à laquelle nous autres écrivains nous pouvons servir. Sortir des personnes qui n'ont jamais eu de visage de l'anonymat en en faisant des personnages et les renommer vu qu'en dehors de leur mère nul n'aura su quel est leur nom.

Vlim vloum !... Avant d'embarquer dans la onzième rame du métropolitain j'avais eu le temps de constater que le conducteur de la motrice n'était pas Melchior dont les yeux grossis par des heures de hibou

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

passées dans la nuit des tunnels ferroviaires ne reflétaient quand je l'ai vu que des feux verts-rouges-verts-rouges alternatifs. Melchior dont la tignasse hérissée de dread-locks rose et rouge cerise ressemblait à celle d'un jeune Indien.

Vlim vloum ! Cette fois-ci mes chaussettes trouées sont protégées par mes cuissardes de chatte bottée. Je peux donc laisser tranquille mes orteils passer par les trous et pique-niquer avec les courants-d'air.

Vlim vloum ! Mais cette onzième rame dont la plus grande partie des wagons avait été taggée d'énormes papillons multicolores et probablement sortis tout droit d'une savane d'Afrique où des lagons vert jade incroyables planqués sous de hautes herbes coupantes gardent les troupeaux d'éléphants blancs des chasseurs d'ivoire me faisait bonne impression. Je n'avais pas eu de mal pour y repérer la clique d'une dizaine de chats dont l'allure surnaturelle s'accompagnait d'une immobilité de statues au poil gris aussi clair que le brouillard du petit matin traversant les halls des gares.

Les chats installés qui sur les sièges qui entre les pieds des rares voyageurs de cette rame ne semblant pas les voir allaient pourtant bien quelque part puisqu'ils s'étaient embarqués tous ensemble à l'intérieur de cette galère de métropolitain. Je songeais soudain qu'ils devaient être eux aussi à la recherche de quelqu'un et pourquoi pas de cette fille aux yeux bleus faïence qui jouait du sax dans les couloirs du métro la nuit lorsque les amoureux osaient encore s'y risquer afin d'attendre auprès d'elle que l'aube leur retire leur nez rouge et qu'ils puissent redevenir des chats de gouttière ordinaires. Entrer dans une histoire même pour un chat à visage humain ça présente un certain danger. Celui d'être reconnu et désigné comme sorcier et de finir aussi mal que le loup noir. C'est risqué.

Non... entrer dans une histoire ça n'est pas donné à tout le monde...
Ça n'est pas donné...

J'avais déjà là une partie du décor de mon récit bien campé avec même des odeurs de poussière râpeuse et sucrée sur les lèvres. Des odeurs de terre ocre rouge brûlée... de la terre sèche des pistes empruntées par des véhicules dont on entend la tôle hurler bien avant de voir le halo vert d'insectes qui les précède.

Oui c'est vrai que l'Afrique est venue nous donner un fier coup de main pour balafre de couleurs nos écritures en noir et blanc. Croyez-moi si vous voulez je n'ai jamais eu besoin de chercher avec l'angoisse familière aux écrivains de la grande écriture un personnage au creux des rues ou des bistrotts dans lesquels les escargots habitués somnolent repus sur leur feuille à moitié grignotée. Tous ils se sont pointés sur le quai du métropolitain au terminus Porte de Montreuil avec l'allure fière et la nonchalance de ceux qui savent déjà où est la porte pour entrer et celle pour sortir.

Ils avaient le regard généreux de ceux qui viennent de se réveiller et que la vie n'appelle pas forcément du bon côté. Dans le clignement de mes yeux lourds de sommeil je mêlais la couleur bleu indigo et jaune citron de leurs vêtements au blé vert des prairies déjà semencées et grasses d'épis craquants et de paille ocre.

Mais pour en revenir à cette onzième rame investie par une clique de chats au poli gris j'ai également repéré tout au bout du wagon solitaire en dépit de la troupe des chats clowns à regard humain un drôle de bonhomme que son costume gris ordinaire aurait pu pourtant rendre solidaire de leur présence inquiète. Il avait posé sur ses genoux un journal quotidien au titre bien connu dont il déchirait avec un geste méthodique et répétitif après l'avoir parcouru de longues bandes de l'épaisseur d'environ quatre pages qu'il pliait ensuite en deux puis en quatre et qu'il déposait soigneusement au milieu de la banquette en face de lui formant ainsi un tas déjà épais de nouvelles en lambeaux.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Comme on venait de s'arrêter à une station et que personne ne se décidait à monter un des chats s'est assis juste à côté du drôle de personnage au costume gris dont les mains tremblaient un peu avec l'air de contrôler d'un œil jaune vif la progression du tas de nouvelles déchiquetées.

Ses gestes mécaniques et très lents qui avaient l'air d'une sorte de danse comme on peut en improviser tango des mains après que les yeux aient décrypté d'une musicale capture ce que la présence du partenaire journal avait à offrir souple ondulation du papier fripé satin sur une hanche déployé... replié... et finalement érotique fin déchiré suivis de près par le regard mimique et hochement de tête du chat gris m'hypnotisaient au point que je n'ai pas vu filer la rame du métropolitain entre ses deux rives machinales. Je n'ai rien vu jusqu'à ce qu'un autre passant à l'allure tout aussi étrange vienne surprendre cette machination diabolique.

J'étais bien trop prise par ce tango du journal et du chat associé au rituel qu'aucun escargot à sa table de bistrot bavant sur sa feuille quotidienne ne connaissait pour remarquer un quelconque voyageur pouvant prendre part à l'histoire excepté Melchior qui demeurait dans son déguisement d'absence. Cela faisait longtemps que ce manège durait et on n'était plus très éloignés du terminus lorsqu'à l'avant dernière station il me semble qu'un personnage est monté à l'intérieur de ce premier wagon au trois quarts vide sauf l'homme au journal en lambeaux les dix chats gris le courant d'air des gares et moi.

Vlim vloum !...

Ce qui m'a conduit à relever la tête dans sa direction alors que cela me demandait un effort qui risquait de faire de moi un être aussi inerte que le chat gris suivant depuis vingt minutes le tango du journal et des mains ce n'est pas son allure de grand volatile déglingué car il portait un pardessus de la même teinte digne et fluide que le vête-

ment de brume des chats. Non ce n'est pas ça.

Ce n'est pas non plus son air baroque ni ses mouvements maladroits semblables à ceux d'un automate mal remonté qui hésiterait encore entre l'homme un peu bancal et la mécanique trop réussie pour dissimuler ses mains au fond de ses immenses poches qui étaient plutôt des fentes allant du bas en haut de son vêtement lui aussi très démantibulé.

Il est à peu près autant en lambeau que le journal... j'ai pensé en cherchant son visage dissimulé sous une espèce de cagoule qui semblait de grosse laine noire tricotée mais on ne pouvait pas le savoir.

Tiens ! je me suis dit en observant ses deux yeux ronds et jaune vifs qui ne regardaient nulle part comme si nous n'avions pas été tous là réunis dans ce wagon du métropolitain... il pourrait bien faire partie des personnages de cette histoire qui m'échappe depuis deux ans au moins. Maille à l'endroit... Maille à l'envers...

Ce ne sont pas non plus ses pieds que je ne parvenais guère à distinguer emmêlés sous les pans déchirés de son pardessus qui me l'ont fait reconnaître.

Non ça n'est pas ça... C'est le son d'abord diffus et lointain qui sortait de toute sa personne et qui s'approchait comme une cavalcade venant à notre rencontre de clochettes tintinnabulant avec une joyeuse mélodie dont je me souvenais fort bien tandis que les chats eux qui l'avaient dès son entrée fortuite dans le wagon repéré ne le quittaient pas des yeux.

- Papageno !... je me suis écriée en bondissant vers lui oubliant toute la prudence silence et réserve de rêve élagués du réel que doit l'auteure à ses personnages et encore plus lorsqu'ils sortent d'une autre histoire pour venir à notre rencontre bien fatigués.

Etourdie j'ai eu à peine le temps de comprendre mon erreur et de voir Papageno se précipiter sur la porte vu qu'on venait juste d'arriver à la dernière station de cette ligne finalement maudite et suivi

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

des dix chats gris entourés du halo du courant d'air des gares disparaître parmi les gens se fondant dans la faïence blanche du couloir ne menant que vers la surface.

Décidément... je me suis dit en constatant que le bonhomme au journal en lambeau n'était plus à sa place et que du journal ni de lui il ne restait pas même la trace de bave d'un escargot avide d'encre fraîche... décidément tous les personnages de cette histoire n'en font qu'à leur tête...

Vilm vloum... Et moi où donc vais-je trouver assez de vie pour continuer ?...

Vlim vloum !...

Il était déjà une heure impossible de l'après-midi tandis que je piétinais à travers les couloirs faïencés blancs aux odeurs irrésistibles afin de me retrouver sur le quai d'en face et de refaire une dernière fois pour aujourd'hui le trajet dans l'autre sens. Une dernière fois parce qu'il y en avait assez puisque je n'avais pas retrouvé Melchior ni aucun de ceux avec lesquels il m'était arrivé de faire la route au petit jour à peine crissant de verglas gris bleu sur le bitume des trottoirs juste avant de nous engouffrer dans le ventre femelle de la terre rassurant.

Mais ça n'avait aucune importance vu que Melchior comme tout vrai personnage qui occupe sa place dans l'histoire avait décidé un jour de plaquer sa motrice du métropolitain et de faire enfin ce dont il avait toujours rêvé lorsqu'il courrait enfant pieds nus sur l'herbe de la savane rouge et craquante sans imaginer qu'il aurait plus tard l'obligation de demander à Iris la femme de ménage black de la Tour Arc-en-Ciel de lui tricoter des chaussettes de laine bleu turquoise pour éviter de se brûler les pieds sur le verglas gris bleu des trottoirs.

Maille à l'endroit... Maille à l'envers...

Vous allez me dire juste avant la fermeture des portes qui nous séparera provisoirement qu'il y a une erreur dans l'histoire. Ce sont

toujours les grands-mères qui ont la tâche urgente de tricoter les chaussettes... de filer la laine sur les quenouilles et de laisser les loups les approcher d'assez près afin de montrer que leur vigueur leur permet d'être à la fois à l'intérieur du territoire de l'histoire et à la fois au dehors à la raconter.

Mais comme le répétait mon vieil ami l'écrivain dont l'écharpe rouge qu'il m'avait donnée pour ne pas l'oublier avait sans doute été tricotée par une femme complice quand on est poète on a tous les droits puisqu'on n'a de comptes à rendre qu'à la vie.

Et si Iris la femme de ménage black de la Tour Arc-en-Ciel a accepté de tricoter des chaussettes de laine bleu turquoise et des moufles aussi d'ailleurs à l'intention des occupants du foyer juste à côté c'est qu'elle a compris qu'il n'y avait plus de grands-mères assez motivées pour se relayer aux trois huit de l'histoire qui en fait n'en finit pas vraiment de les exploiter.

Une fois filé des centaines de quenouilles et tricoté des caisses de chaussettes et de moufles en laine bleu turquoise les grands-mères terminent toujours leur parcours obscur dévorées par les loups des pompes funèbres offrant leurs étalages de fleurs fraîches à l'entrée des crématoriums.

Maille à l'endroit... Maille à l'envers...

Vlim vloum !...

Ecoutez... écoutez bien...

Mozart se pointe souvent sur le quai aux heures de pointe sans perruque et mal rasé et ça fait drôlement mal au ventre de voir comment l'imposture du temps mité a arrangé sa musique magique. Des tas de types pauvres cavalent sur les pavés blancs et noirs en faisant croire qu'ils sont Mozart et les jolis grelots du tambourin de Papageno prennent des allures de chaîne industrielle d'où sortent à la pelle des flûtes métalliques désenchantées.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Vlim vloum ! C'est la balade du métropolitain. C'est à peu près à la troisième station qu'il est entré les cheveux déjà un peu grisonnants et pas très joli de sa personne trop enrobée à mon gré avec son accordéon qui reposait contre son ventre rond.

Ah non ! j'ai pensé en me disant que cette journée allait s'achever n'importe comment et que je finirais par passer ma colère d'auteur bredouille et révoltée devant une assiette remplie d'escargots morts et ne pouvant plus baver sur personne.

Il est entré avec lenteur et sans saluer et sans sourire il a commencé à jouer la tête inclinée vers son accordéon et les doigts glissant légers comme pour des caresses. Nous c'est-à-dire tous les autres autour de lui à part l'accordéon ça n'avait pas l'air de l'intéresser. On aurait dit qu'il venait de reprendre avec lui une conversation en confiance interrompue un instant auparavant. C'était *La petite musique de nuit* ma préférée parmi toutes celles qui m'ont bercée dans mes tendresses amoureuses et j'ai toujours eu l'impression que ses doigts amants la pianotaient légère sur mon corps offert.

Je ne l'avais jamais ressentie se couler ainsi en moi avec la présence charnelle et si proche de l'être qui la créait à cet instant arrêté là rien que pour moi.

Je savais que c'était lui et pourtant j'avais bien du mal à y croire tant je m'étais fait une autre image de son personnage à travers toutes celles que j'avais si souvent regardées dans les livres et d'autres que les mises en scène les plus osées avaient inventées pour nous faire rêver. Il a joué ainsi la tête inclinée vers son accordéon les yeux sans doute fermés sur un monde qui n'avait déjà plus rien à voir avec celui où nous nous étions perdus depuis longtemps durant les trois quarts du trajet puis soudain il s'est arrêté.

Alors j'ai bondi de mon siège les mains tendues vers lui pensant qu'il allait descendre avant que je n'aie le temps de lui dire... Je ne voulais pas le perdre lui aussi... Ça non alors !

Il a tourné la tête vers moi et il a souri comme s'il était venu là tout exprès et qu'il m'attendait afin que nous fassions ensemble le voyage que j'avais imaginé depuis que j'avais écouté pour la première fois *La flûte enchantée* lorsque j'avais vingt ans et que je me croyais poète.

- Vous jouez... vous jouez... j'ai murmuré en sachant que les mots ne pouvaient rien pour moi dans ce cas précis.

- ... divinement... il a ajouté avec ce rire que les clochettes que je connaissais ont accompagné et fait rebondir jusqu'à l'autre bout de la rame et revenir vers nous comme si nous étions seuls et que personne d'autre que moi n'ait deviné qui il était.

Vlim vloum !...

Jusqu'à ce que la rame du métropolitain s'arrête avec un petit hoquet satisfait à la dernière station Porte de Montreuil j'ai pu chercher quelle était la couleur de ses yeux gris clairs après qu'il ait replié son accordéon car il me regardait d'un air tendre et amusé un peu protecteur ce qui était bien normal étant donné toute la vie qu'il avait déjà parcourue.

Il ne fallait surtout pas que je le perde lui aussi... et je m'obstinais à fixer le moindre de ses traits dans ma mémoire fraîche. Au moment où les portes se sont ouvertes il m'a pris la main d'un geste frôleur d'oiseau de nuit très sûr de lui et il m'a dit d'un air malicieux :

- Vous venez... on va rejoindre les autres...

Rejoindre les autres... j'ai pensé pendant qu'il m'entraînait à sa suite d'un pas qui dansait un peu à droite un peu à gauche comme s'il entendait tout le temps une petite musique qui carillonnait ses clochettes à l'intérieur de sa tête. J'ai pensé aussi qu'il était très alerte malgré sa personne trop grosse à mon gré car il filait sans hésiter tel un écureuil par petits bonds le long des couloirs et je ne savais pas où il allait mais lui le savait.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

On a traversé des rues souterraines et le macadam black est venu à notre rencontre dans des virages brûlant sous nos chaussures. On a pris plusieurs fois des bifurcations mystérieuses et descendu des escaliers comme si on s'enfonçait dans un monde de plus en plus incertain. Et puis soudain il s'est arrêté devant une porte peinte en bleu turquoise en plein milieu d'un mur blanc. Il a frappé quelques coups sans insister et de l'autre côté quelqu'un a ouvert.

Vlim vloum...

De l'autre côté c'était un espace aussi vaste qu'un hall de gare avec des couleurs de champ printanier et de petites lampes à filament incandescent posées par terre ci et là. Un air chaud et parfumé comme celui d'un matin d'été est venu à notre rencontre et je distinguais dans la lumière ocre qui flânait au ras du sol les silhouettes de centaines de chats gris de fumée assis en rond tandis qu'un petit singe à la casquette violette nous regardait avancer.

- Voilà... m'a dit alors Mozart en me lâchant la main doucement... allez-y... ils vous attendent...

Je me suis retournée vers lui d'un mouvement panique en quête de ses yeux gris mais il m'a rassurée en ajoutant dans un petit rire :

- Ne vous inquiétez pas... je vous suis... ma chère...

De l'autre côté du cercle des chats crépitait un feu de cageots qui formait un halo orange à l'intérieur duquel ils étaient tous assis excepté Papageno sous son plumage bleu turquoise et vert pomme qui agitait comme d'habitude ses clochettes afin qu'on n'oublie pas que c'était lui le bavard de l'histoire.

Mozart avait raison ils étaient tous là et le premier qui a quitté le cercle orange pour venir à ma rencontre ça a été Melchior que j'ai reconnu aussitôt bien qu'il ait eu maintenant les mains nues. Nues et noires avec de fines entailles à l'intérieur des paumes.

Ils étaient tous là... Iris la femme de ménage de la Tour Arc-en-Ciel... le bonhomme au journal en lambeaux... la jeune fille aux yeux

bleu faïence explosé avec son sax étincelant... Melchior et ses dread locks dressées comme des doigts... Mozart... Papageno... les chats gris de fumée installés sur leur queue... le petit singe acheté dans un magasin de ciboires et de pendules... le courant d'air des gares... et moi...

Ils étaient tous là et ils me fixaient avec l'air grave de ceux pour qui la vie ne tient qu'au fil d'une histoire.

Ils étaient tous là et soudain j'ai senti une main se poser sur mon épaule et j'ai entendu... oui je vous jure que j'ai entendu la voix de mon vieil ami écrivain qui me disait d'un ton amusé :

- Allez... maintenant il faut commencer... vous ne pouvez pas les décevoir n'est-ce pas ?...

Alors rien que pour lui je me suis assise au centre du cercle orange et j'ai ouvert l'histoire en tapant dans mes mains deux fois juste comme ça :
Vlim vloum !...

Ecoutez braves gens... écoutez bien... c'est la balade du métropolitain...

Lorsque je me suis réveillée très tard le lendemain vers trois heures de l'après-midi j'ai retrouvé partout autour de mon lit une centaine de feuillets noircis et un peu à l'écart posée sur une page qui semblait avoir échappé à l'aventure la tache rouge d'une écharpe.

Encore bercée par la petite musique du sommeil j'ai pris le feuillet blanc plié en deux et à l'intérieur j'ai vu qu'une main qui tremblait légèrement avait dessiné la coquille spirale d'un escargot. De l'autre côté il était écrit d'une écriture qui ressemblait à la mienne un seul mot aussi simple et aussi tendre que la vie : " Merci ".

Dimanche, 9 mai 2004



Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs